paternelle. La crainte seule de lui être à charge m'a empêché d'entretenir avec lui une correspondance régulière. Quand on reçoit une lettre, on désire naturellement y répondre, et les occupations ne le permettent pas toujours; voilà pourquoi je me suis abstenu d'écrire, et j'ai renfermé dans mon cœur les sentiments pleins de respect et de reconnaissance que je conserve et conserverai toujours pour ceux qui m'ont dirigé et supporté avec tant de charité pendant mon noviciat et mon scolasticat.

Agréez, etc.

H. Leduc, prêtre, O. M. I.

LETTRE DU R. P. LÉGEARD AU R. P. MARTINET, ASSISTANT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, île à la Crosse, 7 juin 1872.

Mon révérend Père,

Veuillez m'excuser si, jusqu'à présent, je ne vous ai envoyé aucun rapport sur notre mission de l'île à la Crosse. N'ayant reçu que l'hiver dernier les actes de notre Chapitre général de 1867, j'ignorais complétement l'obligation imposée par le Chapitre aux supérieurs locaux et aux directeurs de résidences. Aujourd'hui je vais essayer de réparer cette omission. Je ferai remonter ce petit rapport à l'automne de 1870, époque à laquelle j'ai été chargé de cette chère mission de l'île à la Crosse.

La communauté de l'île à la Crosse se composait alors de trois Pères, les RR. PP. Moulin, Légeard et Legoff, et des FF. Dubé et Nemoz. Le R. P. Legoff, étant parti dès

le mois de septembre pour le portage la Loche, afin d'y donner une petite mission aux Montagnais qui s'y trouvent, les RR PP. MOULIN et LÉGEARD se trouvèrent seuls ici pendant quelques mois. Mgr GRANDIN m'ayant ordonné de faire tout mon possible pour apprendre la langue montagnaise, que j'avais laissée de côté jusqu'alors pour apprendre la langue crise, je faisais déjà mes préparatifs de départ pour aller passer quelques semaines chez une bonne famille montagnaise, lorsqu'une lettre de Mgr GRANDIN, arrivée ici au milieu d'octobre, vint changer tous nos plans. A une centaine de lieues d'ici, un certain nombre de familles métisses, venues de la rivière Rouge, voulant passer l'hiver près du fort Carlton, sur une des branches de la Siskatchewan, avaient demandé à Monseigneur de leur donner un Père pour rester avec eux. Sa Grandeur, n'en ayant aucun dont il pût disposer en ce moment, leur fit dire que s'ils désiraient absolument avoir un Père, ils s'en allassent en chercher un à l'île à la Crosse. Le R. P. MOULIN recevait en même temps l'ordre de partir, si on venait chercher quelqu'un. Les derniers jours d'octobre, un métis et un sauvage étant arrivés ici, envoyés exprès pour emmener le Père, il lui fallut partir immédiatement, à cause de la saison avancée, car déjà les bords du lac commençaient à se glacer. Je me trouvai alors seul à l'île à la Crosse, chargé du spirituel et du temporel de la mission. Heureusement qu'à cette époque de l'année le ministère ne nous donne pas grande occupation : chanter la messe le dimanche, prêcher en français à la grand'-messe, prêcher en cris le soir avant la bénédiction, entendre les confessions des gens du fort, tel est à peu près tout l'ouvrage que nous avons alors. Ce temps de l'hiver, qui est si laborieux pour nos Pères de France, est pour nous, le plus souvent, un temps de repos. Nous en profitons ordinairement pour nous appliquer plus fortement

à la connaissance des langues sauvages parlées dans ces pays, qu'il est rare de posséder parfaitement, même avec une étude longue et difficile.

Le 29 novembre, le R. P. LEGOFF arrivait du portage la Loche en traîne à chiens. Quelques semaines plus tard, la belle fête de Noël nous amenait un certain nombre de Cris et de Montagnais, les sauvages qui ne se trouvent pas très-loin d'ici ayant pris, depuis quelques années, l'excellente habitude de venir à la mission pour cette fete. Nous fûmes occupés tous deux à entendre leurs confessions pendant la journée entière, et à la messe de minuit, que nous célébrons très-solennellement, j'eus la consolation de donner la sainte Communion à un grand nombre de personnes. Pour contenter tout le monde, il y eut sermon en cris à la grand'messe, et sermon en montagnais après les vêpres. Pour se reposer de la fatigue qu'il avait pu éprouver, le R. P. LEGOFF partait à la raquette, le lendemain de Noël, pour aller voir et administrer un Montagnais mourant, à 12 ou 15 lieues d'ici.

Comme nous n'avions pu faire notre retraite annuelle au mois d'octobre précédent, les Pères et les Frères se trouvant dispersés de côté et d'autre, nous eûmes la consolation de la faire dans le mois de février et de la clôturer le 17, jour si cher à nos cœurs.

Le beau temps nous étant revenu avec le mois de mai, et la glace ayant enfin complétement disparu du lac le 12 et le 13 de ce beau mois consacré à notre Mère, nos sauvages commencèrent à arriver. C'était l'époque de la Mission du printemps. Ces Missions, qui n'ont pas une durée déterminée, mais qui se continuent ordinairement pendant trois ou quatre semaines, sont l'époque des grands travaux pour nous. Le Missionnaire n'a plus aucun moment de repos. Après la messe se donne l'instruction; dans la matinée, catéchisme pour les enfants; ces pauvres

enfants en ont grand besoin, car, ne venant le plus souvent que deux fois par an à la mission et n'y restant que quelques semaines, leur instruction religieuse est bien incomplète; dans la soirée, instruction et prière. Entre les exercices, tous nos moments sont pris par les confessions ou par les entretiens avec nos sauvages. N'ayant rien à faire, pendant leur séjour ici, et supposant, je pense, que les Pères n'ont rien à faire non plus, ils ne nous quittent pas pour ainsi dire du matin au soir. Ces Missions se terminent ordinairement par une communion générale.

Nos sauvages étant partis, le R. P. Legoff s'embarqua pour le portage la Loche le 17 de juin, afin d'aller visiter une fois encore les Montagnais qui l'avaient demandé; malheureusement il ne devait pas y rester longtemps. Lors de son départ, je me trouvais déjà fatigué de la mission donnée le mois précédent, et de certains autres travaux qu'il m'avait fallu faire; je ne voulus cependant pas lui faire manquer son voyage et je le laissai partir. Jusqu'au commencement de juillet je pus faire mon ouvrage: le 5 juillet, je dus cesser de dire la sainte messe. Espérant que ce ne serait qu'une fatigue passagère, je luttai encore contre la maladie; le 7, ne pouvant plus tenir debout, je fus obligé de prendre le lit; ce jour-là même, deux jeunes gens partirent en canot d'écorce pour aller chercher le R. P. Legoff au portage; c'était un petit voyage de 80 à 100 lieues aller et retour. Le dimanche se passa bien tristement, il n'y eut ni messe ni bénédiction du saint Sacrement; pour y suppléer, le F. Nemoz fit le chemin de croix une fois le matin et une fois le soir, avec tous nos pauvres gens de l'île à la Crosse. Pendant ce temps la maladie faisait des progrès rapides; au bout de trois ou quatre jours, j'étais à l'extrémité. Dans ce moment le bon Dieu me fit une grande grâce, je compris tout de suite la gravité de mon état, en sorte que personne ne

fut obligé de m'avertir qu'il fallait me préparer à la mort. Au fond de mon cœur je fis mon acte de résignation; malgré la peine que j'éprouvais de mourir ainsi seul, sans avoir même la consolation d'avoir un Prêtre qui put me donner une dernière absolution, je m'abandonnai à la volonté du bon Dieu, unissant mes dispositions à celles de Notre-Seigneur, mourant seul et abandonné de tous sur la Croix, et j'attendis tranquillement la mort. Aujourd'hui encore, je suis tout étonné de ce calme, de cette tranquillité que le bon Dieu mit alors dans mon cœur. La maladie augmentant continuellement, on pensa que j'allais mourir avant l'arrivée du P. Legoff. Les Sœurs, qui me veillaient nuit et jour et qui me voyaient baisser d'un moment à l'autre, firent venir tous les enfants de notre école dès le mercredi à midi, afin que je leur donnasse une dernière bénédiction. Ce soir-là même, le R. P. Legoff arrivait enfin à la Mission, après avoir voyagé nuit et jour. Il me confessa aussitôt et me donna la sainte communion ainsi que le sacrement des mourants. Le lendemain soir, voyant que j'entrais en agonie, on me récita les prières des agonisants; déjà le râle se faisait entendre dans ma gorge oppressée, mes pieds étaient froids, mes yeux vitreux; mes mains agitées ramassaient tout ce qui se trouvait sur mon lit; on m'adressa alors les paroles suprêmes : *Proficiscere, anima christiana*, etc.; mais hélas! le moment n'était pas encore venu. Connaissant la grande dévotion que j'avais pour la bienheureuse Marguerite-Marie, qui, deux ans auparavant, m'avait déjà guéri d'une grave infirmité qui menaçait de me mettre hors de service, on me demanda si je voulais qu'on la priât pour qu'elle m'obtînt ma guérison; je répondis par un signe affirmatif. Une neuvaine fut aussitôt commencée en son honneur; une autre neuvaine de grand'messes commença également le lendemain. Dieu se laissa enfin tou-

cher par les prières qu'on lui adressait continuellement pour moi. Pendant quelques jours encore, je fus entre la vie et la mort; mais cependant, peu à peu, je redevins un peu mieux. D'ailleurs, quand je me trouvais plus mal, plus agité, on récitait près de mon lit les litanies de ma chère Bienheureuse, et aussitôt, m'a-t-on dit depuis, je redevenais calme et tranquille. Je profite de cette occasion, pour témoigner devant tous mes Frères, si ces quelques lignes leur parviennent, de la toute puissance de cette bienheureuse amante du Cœur adorable de Notre-Seigneur. Elle s'est montrée si bonne pour moi, elle nous a accordé tant de faveurs dans cette mission de l'île à la Crosse, que c'est un devoir pour moi de lui en témoigner publiquement ma reconnaissance. Mgr Grandin lui-même, pour la remercier de la protection toute spéciale qu'elle a bien voulu m'accorder, depuis quelques années surtout, m'a autorisé à lui consacrer une petite mission, située à une dizaine de lieues d'ici, et qui maintenant s'appelle : *Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie;* bien plus, Sa Grandeur nous a permis de donner la bénédiction du saint Sacrement tous les ans, le jour de sa fête, tant que je serais chargé de cette mission. Au mois d'août, je commençai à aller mieux, mais j'avais été tellement épuisé par cette fièvre dévorante qui me consumait, que la convalescence a été bien longue. Aussi quand, le 25 août, Mgr Grandin arriva à l'île à la Crosse, je ne pouvais guère encore marcher seul et sans appui. Pauvre Monseigneur, lui dont le cœur est si sensible et qui aime tant ses Missionnaires, comme il souffrit quand, à une soixantaine de lieues d'ici, il apprit que j'étais à la dernière extrémité! Les forces revenant peu à peu, je commençai à dire la sainte messe le 6 septembre; il y avait plus de deux mois que je n'étais monté au saint autel! Bien des fois cependant, pendant un si long temps, Notre-Seigneur était venu

me visiter; car, au moins deux fois toutes les semaines, on m'apportait la communion après minuit.

Au mois de septembre a lieu ordinairement la mission d'automne. Comme les années précédentes, les sauvages vinrent en assez grand nombre, et Monseigneur eut le bonheur d'en communier et d'en confirmer plusieurs. Mais hélas! mes pauvres Cris eurent le cœur bien triste en voyant l'état dans lequel je me trouvais. Moi aussi j'étais bien chagrin de voir leur mission manquée; Monseigneur y suppléa de son mieux en les confessant tous, tout en donnant la mission aux Montagnais conjointement avec le P. Legoff.

La consolation que nous avait procurée le séjour de Monseigneur au milieu de nous ne fut pas de longue durée, car Sa Grandeur nous quittait au milieu de septembre, pour se rendre dans ses missions des prairies. Après son départ, je me remis petit à petit à exercer le saint ministère.

Nos épreuves n'étaient pas au bout; je commençais à peine à reprendre un peu de force que notre vieux F. Dubé tomba malade a son tour. Quoique maladif et traînant depuis longtemps, notre cher Frère continuait cependant à remplir tant bien que mal la charge qui lui était confiée : celle de garder les petits garçons entre les classes. A peu près vers le milieu de décembre, il se trouva un peu plus mal, mais nous étions si habitués à le voir ainsi depuis plusieurs années, tantôt bien, tantôt mal, que son état ne nous alarma pas beaucoup. Le dernier jour de décembre, vers la fin de la grand'messe, le F. Nemoz, qui était resté à la maison, vint chercher la Sœur supérieure; la messe finie, on vint chercher le R. P. Legoff, confesseur du F. Dubé. Inquiet, je me rendis immédiatement chez notre pauvre Frère; il venait de passer par une violente crise. Le voyant un peu plus calme, j'envoyai

dîner le P. LEGOFF qui se trouvait encore à jeun, parce qu'il avait chanté la grand'messe. Il venait à peine de partir, qu'une nouvelle crise se déclara. Pauvre Frère! Je crus qu'il allait mourir, je lui donnai une dernière absolution et lui administrai l'extrême-onction. Le soir, il se trouva mieux; le lendemain, premier jour de l'an 1872, nous lui donnâmes le saint viatique dans la soirée, quand il fut en état de communier. Nous nous attendions à le voir mourir d'un moment à l'autre. A la suite de prières faites à la bienheureuse MARGUERITE-MARIE, il se trouva mieux, quoique toujours très-faible.

Au milieu de janvier, le R. P. LEGOFF tomba malade à son tour et passa une dizaine de jours sans dire la sainte messe. Des Montagnais étant alors venus le chercher pour aller voir un jeune homme malade, à l'autre bout du lac, à une quinzaine de lieues d'ici, je partis à sa place; ce qui me procura le plaisir d'un petit voyage de trois jours et l'agrément de coucher deux nuits à la belle étoile, ce qui m'arrivait pour la première fois depuis que je suis à l'île à la Crosse.

Au mois de février, nous avons fait notre retraite annuelle comme l'année précédente; notre pauvre F. DUBÉ, retenu sur son lit de souffrances, n'a pu y assister.

Le 4 mars, le R. P. LEGOFF repartit à son tour pour s'en aller voir une Montagnaise mourante à une journée d'ici, lui porter les secours de notre sainte religion, et la préparer au grand voyage qu'elle devait effectuer quelques semaines après.

Le bon Dieu nous réservait une dernière épreuve. Notre pauvre F. DUBÉ s'affaiblissait de plus en plus. Malgré tout, j'espérais toujours que le beau temps lui rendrait un peu de forces; le bon Dieu en avait décidé autrement, et le jour où il devait nous quitter était plus proche que nous le pensions. Le dimanche, 28 avril, il demanda

à se confesser dans l'après-midi ; le soir il ne voulut rien prendre ; c'était la première fois depuis bien longtemps qu'il ne prenait aucune nourriture avant la nuit ; la Sœur supérieure le veilla elle-même. La nuit fut tranquille ; vers onze heures, il but un peu de bouillon et se recoucha. Le matin, avant d'aller déjeuner, j'allai le voir ; je lui parlai, il ne put me répondre ; effrayé de l'expression de ses traits, j'avertis immédiatement la Sœur supérieure. Pendant que je déjeunais, on vint m'avertir qu'il était plus mal, je me rendis près de lui immédiatement. Le P. Legoff, son confesseur, y était déjà. Comme il avait reçu précédemment l'extrême-onction et qu'il ne pouvait plus avaler la sainte hostie, on se contenta de lui réciter les prières des agonisants : deux heures après, tout était fini ; notre cher Frère avait rendu son âme à Dieu sans secousse, sans agonie, comme un enfant qui dort. Le P. Legoff, qui était penché sur lui, ne s'est pas même aperçu du moment où il est mort. Le F. Nemoz, parti le matin même pour aller à quelques lieues d'ici équarrir du bois nécessaire pour notre nouvelle maison, n'a pu avoir la consolation d'assister à ses derniers moments, non plus qu'à son enterrement, qui eut lieu le lendemain.

Pour nous dédommager de cette cruelle épreuve qui faisait un bien grand vide dans notre petite communauté, le bon Dieu nous envoyait au mois de juin dernier le R. P. Doucet, le F. Bowes, le F. Grezeau, et un métis qui est presque considéré ici comme un frère convers. Le R. P. Doucet devait m'aider pour les Cris, et surtout remplacer notre cher F. Dubé pour garder les enfants. Nous avons donc le bonheur de former maintenant une communauté assez nombreuse, trois Pères et trois Frères.

Voilà, autant que je puis m'en souvenir, un résumé des faits les plus marquants qui se sont passés ici. Quant à notre ministère ordinaire, je vous ai déjà dit en quoi il

consiste; c'est comme une petite paroisse que nous avons à desservir. Nos chrétiens de l'île à la Crosse se montrent assez fervents ; les confessions et les communions sont nombreuses ; les hommes eux-mêmes, la plupart du moins, s'approchent de temps en temps des sacrements. Je regrette de n'avoir pu compter le nombre de confessions entendues et de communions données ; pour l'année prochaine, je tâcherai d'en tenir compte. Voici un extrait du registre de nos actes de baptêmes, sépultures, etc. 1870 : baptêmes, 34 ; mariages, 17 ; sépultures, 2. — 1871 : baptêmes, 59 ; mariages, 6 ; sépultures, 11. Vous serez peut-être étonné de la disproportion qui existe entre les actes de ces deux années ; cela vient de ce que nous avons un autre registre pour la mission du portage la Loche, registre sur lequel on inscrit quelquefois les actes quand un Père se trouve au portage. Il ne faudrait pas juger non plus de la mortalité du pays par le nombre de sépultures marqué ci-dessus. Nos sauvages étant dispersés dans les bois, il en meurt tous les ans quelques-uns qui sont enterrés là où ils se trouvent. Ce ne sont guère que les gens du fort et les sauvages fixés aux environs, qui sont enterrés dans notre cimetière.

Une des œuvres les plus importantes confiées à nos soins, c'est notre école. Depuis une douzaine d'années, nous avons l'avantage de posséder plusieurs Sœurs venues de Montréal, qui nous rendent de grands services. Dès leur arrivée ici, elles commencèrent à faire l'école ; les débuts furent difficiles. Les parents se montraient peu disposés à envoyer leurs enfants ; peu à peu cependant les difficultés s'aplanirent, et aujourd'hui les parents sont remplis de bonne volonté. L'année dernière, nous avions plus de trente pensionnaires. Malheureusement presque tous ces enfants sont des enfants de métis. Nos petits sauvages n'ont pu encore être reçus en grand

nombre, vu l'insuffisance du local et le manque absolu de ressources ; nous nous contentons de prendre de temps en temps quelques orphelins appartenant à la tribu des Montagnais ou à celle des Cris. Depuis quelques années, notre école jouit d'une grande réputation dans le pays, à cause surtout des examens brillants que nos enfants ont subis, et devant Nosseigneurs les Evêques et devant plusieurs officiers de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Cette année nos petits garçons ne nous ont pas donné la même satisfaction que les années précédentes. Le pauvre F. Dubé qui les gardait, ne pouvant les surveiller suffisamment à cause de sa maladie, certains abus s'étaient introduits parmi eux ; quand il se trouva plus mal, je renvoyai au fort tous ceux qui avaient leurs parents; pour ne pas les priver cependant tout à fait des bienfaits de l'éducation, quelqu'un allait les chercher tous les matins et ils restaient ici toute la journée. Le R. P. Doucet étant maintenant chargé d'en avoir soin, à la rentrée prochaine, au mois de septembre, nous allons les reprendre tous comme pensionnaires, et j'espère que cela marchera comme il faut.

Sous le rapport matériel, nous allons être un peu mieux maintenant. Le cher F. Bowes nous bâtit en ce moment une grande maison de 47 pieds et demi de long sur 32 et demi de large. J'espère qu'elle sera habitable pour l'automne de 1873. Cette grande maison est destinée aux Sœurs. Quand elles y seront installées, nous irons habiter dans celle qu'elles occupent actuellement et qui est beaucoup trop petite pour elles.

Maintenant nous avons à l'île à la Crosse un petit moulin à farine dont les meules ont 18 pouces de large. C'est Mgr Clut qui nous l'avait acheté aux Etats-Unis lors de son retour d'Europe en 1870. Comme nous n'avions personne pour le faire marcher, nos Frères étant déjà trop

occupés, nous l'avons cédé au fort de la Compagnie, qui nous moudra tout le blé que nous avons moyennant un payement raisonnable. L'arrivée de ce moulin, qui déjà fonctionne parfaitement, va apporter un grand changement dans notre nourriture et dans celle de toutes les personnes de la mission. L'année dernière nos récoltes ont été bien tristes, en revanche elles ont cette année une très-belle apparence.

Veuillez prier, mon révérend Père, pour que le bon Dieu bénisse nos travaux et surtout pour que nous soyons toujours de vrais religieux, afin qu'après avoir prêché aux autres et travaillé à sauver leurs âmes, nous ne venions pas à perdre les nôtres.

Veuillez, mon révérend et bien-aimé Père, agréer l'expression de ma vive reconnaissance, et me croire pour toujours,

Votre enfant dans les saints cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph.

P. Légeard, o. m. i.
